

RODOLFO. — Parle.

LE COMTE. — La France est en combustion, plusieurs armées s'agitent à la frontière, et le Piémont peut devenir le théâtre d'une guerre sanglante. Il nous faut une forteresse dans les Alpes ; tu fortifieras, tu défendras Forté-Molé, et, après avoir été le fléau de ces contrées, tu en deviendras le soutien.

RODOLFO. — J'accepte cette offre généreuse... mes brigands me suivront.

LE COMTE. — Peut-on compter sur eux ?

RODOLFO. — Oui ; la souffrance les a instruits, ils soupirent après une existence plus tranquille. Ce qui les retient ici, c'est la crainte du supplice. Qu'on leur promette l'impunité et de l'or, j'en réponds.

LE COMTE. — Je mets entre tes mains mon crédit et ma fortune.

FRÉDÉRIC. — Mon père, nous oublions un de nos bienfaiteurs. Voici notre ancien intendant Pietro Smaragdini.

PIETRO. — Oui, Monseigneur, je suis le malheureux Pietro... Puis-je, moi aussi, espérer mon pardon ?

LE COMTE. — Tu me le demandes alors que je revois mes enfants ?... Pietro, tu me suivras à Vienne.

PIETRO. — Non, je demeure près de mon capitaine, et le sang qui me reste encore, je le verserai pour défendre ma patrie.

*(Rodolfo donne quelques coups de sifflet.)*